dans *Mediaeval Studies* (1985). Quant au grec, l'auteur de la rétroversion avait ajouté dans ses marges ou ses interlignes des gloses ou annotations critiques suscitées par le latin souvent peu clair d'Alfred qu'il traduisait : ces scholies sont-elles aussi éditées dans le présent livre.

Il était nécessaire, croyons-nous, d'énumérer les textes présentés par les auteurs, pour donner au moins une idée de la richesse du livre recensé. Pourvu d'index des mots syriaques, arabes, latins (et des noms propres et noms de plantes en hébreu), ce livre remarquable est destiné à devenir un ouvrage de référence. Il suscitera l'envie chez tous ceux qui, travaillant en d'autres domaines des sciences ou de la philosophie médiévale, aimeraient disposer de pareilles éditions d'un même texte dans toutes les langues où il a été transmis et conservé.

Henri HUGONNARD-ROCHE
(C.N.R.S., Paris)

Anthony G. MILLER, Miranda MORRIS, (illustrated by) Susanna STUART-SMITH. *Plants of Dhofar. The Southern Region of Oman. Traditional, Economic and Medicinal Uses.* Prepared and published by the Office of the Adviser for Conservation of the Environment, Diwan of Royal Court, Sultanate of Oman, 1988 [1]. 22 × 28,8 cm, XXVII + 361 p. [Deux cartes en pages de garde; la page II et les pages impaires (3-295) sont des planches en couleurs; ill. dans l'introduction.]

Cet ouvrage est d'un grand attrait à plusieurs titres. Il s'adresse principalement aux lecteurs intéressés par la botanique ou l'ethnographie, par l'Arabie en général et le Dhofar en particulier, région originale encore trop mal connue. Les linguistes y trouveront des données en arabe et en sudarabique moderne. Quant aux illustrations, dans la tradition des plus belles et des plus intéressantes planches d'histoire naturelle, elles suffiront à lui attirer un public de connaisseurs.

Le texte d'Anthony G. Miller et Miranda Morris, respectivement botaniste et linguiste, s'organise autour des 148 planches en couleurs peintes par Susanna Stuart-Smith. Consacrées chacune à une plante (parfois à deux ou trois), ces planches présentent tous les détails morphologiques propres à l'illustration d'une flore et sont parfois agrémentées de la représentation d'une activité traditionnelle ou d'un objet en rapport. En regard, se trouve la notice de la plante, qui se présente ainsi : la famille botanique, le binôme latin avec auteur et publication de référence, le(s) nom(s) en jibbali et le plus souvent en arabe local, et une dizaine de lignes de description botanique précise, constituent la première partie de cette notice. La deuxième partie contient les commentaires botaniques et ethnographiques, éventuellement prolongés en fin d'ouvrage.

Ce corpus est précédé d'un avant-propos du sultan Qābūs, d'une préface de Richard E. Schultes et de deux introductions, botanique et ethno-historico-linguistique. Les dernières pages du volume contiennent une *checklist* élargie à quelque 750 plantes du Dhofar, une liste

1. Cet ouvrage paraît aussi dans une édition arabe.

BCAI 7 (1991) Miller (A.G.), Morris (M.), Stuart-Smith (S.): Plants of Dhofar, the Southern Region of Oman. Traditional, Economic and Medicinal Uses, recensé par M.-Cl. Simeone-Senelle et A. Lonnet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

d'équivalence jibbali (ou arabe)-latin, un glossaire botanique, un glossaire médical, une bibliographie et un index latin.

Du point de vue de la botanique, l'ouvrage offre plusieurs planches représentant la première illustration de plantes récemment découvertes [1], par exemple une nouvelle jusquiame trouvée sur la côte qu'habitent les Baṭāḥira, *Hyoscyamus gallagheri* A.G. Miller & J.A. Biagi, une lavande, *Lavandula dhofarensis* A.G. Miller, et même un genre nouveau, *Dhofaria*. À l'inverse on y retrouve des espèces décrites dès 1753 par Linné, comme le ricin, *Ricinus communis* L. Cette flore locale et quelques autres sont tout ce dont on dispose actuellement pour la Péninsule arabique, avec des flores générales périmées, mais une nouvelle *Flora of Arabia*, dont A.G. Miller est un des éditeurs, est en cours d'établissement.

Le Dhofar, région montagneuse qui culmine à plus de 2 000 m (800-900 m de moyenne), est situé au milieu de la côte méridionale de l'Arabie. Il présente des particularités phytogéographiques dues à la mousson du sud-ouest qui, pendant trois mois par an (juin-septembre), arrose régulièrement son versant maritime et favorise une végétation luxuriante dont le contraste avec le désert voisin, nous pouvons l'attester, stupéfie le voyageur. Un dessin de ce paysage vu d'avion et une coupe (p. XII) illustrent les explications détaillées de la végétation de chaque sous-région. La flore du Dhofar a plus d'affinités avec celle de Soqotra et celle de l'Afrique tropicale du nord-est qu'avec celle du reste d'Oman. Certains genres ont une distribution disjointe : ainsi *Campylanthus* se retrouve au Pakistan, en Arabie du sud, à Soqotra, en Somalie et aux îles Canaries, *Thamnosma* en Somalie, en Arabie du sud, à Soqotra, dans le désert du sud-ouest african, en Californie et au Mexique. A.G. Miller signale cette curiosité tout en rappelant les voies possibles de propagation des plantes. Il explique enfin que l'équilibre écologique qu'avait connu et entretenu la société traditionnelle est rompu (surexploitation du bois, des herbages, et prolifération d'espèces sans valeur). Un objectif de ce travail est d'enregistrer les connaissances botaniques pour, si possible, sauvegarder les espèces végétales qui permettraient de faire survivre le milieu naturel et donc les hommes de cette région, et, dans une perspective planétaire, d'apporter des solutions locales, donc adéquates, à la survie de l'humanité.

Ces connaissances ne sont pas seulement celles de la science botanique mais aussi celles des hommes les plus anciennement implantés dans la région, en l'occurence les Qarā, les Sḥero, les Mahra, les Baṭāḥira c'est-à-dire les populations de langue sudarabique (jibbāli, mehri, hōbyōt, baṭḥari) du Dhofar auxquelles se sont jointes plus tard des tribus arabes.

M. Morris, spécialiste des langues du Dhofar, précise dans son introduction (p. XVIII-XXV), que la sélection a été faite parmi les plantes à valeur nutritionnelle ou médicale et d'une manière générale celles sur lesquelles une science locale s'est constituée ainsi qu'une compétence pour leur exploitation. Ont été ajoutés certains arbres fréquents ainsi que certaines plantes ne présentant qu'un intérêt botanique. Il ne s'agit pas de publier un inventaire exhaustif mais " de donner une idée de l'étendue du savoir-faire avec lequel les Dhofari ont exploité leurs ressources végétales (...) et d'encourager à la collecte (...) avant que ce savoir soit oublié et perdu pour tous à jamais ". Après avoir donné des indications sur la forme des noms de

1. Et parfois gracieusement nommées, comme *Campylanthus mirandae* A.G. Miller.

BCAI 7 (1991) Miller (A.G.), Morris (M.), Stuart-Smith (S.): Plants of Dhofar, the Southern Region of Oman. Traditional, Economic and Medicinal Uses, recensé par M.-Cl. Simeone-Senelle et A. Lonnet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

plantes et leur contenu métaphorique/métonymique, elle donne une place particulière au travail du cuir puis présente un long développement sur la médecine traditionnelle au Dhofar, ses liens avec la médecine arabe classique et avec la magie. Cette introduction et les notices qui commentent chaque plante sont riches en termes jibbali et arabes, et contiennent une masse considérable d'informations sur les hommes du Dhofar, leurs techniques agricoles et aritisanales, leurs pratiques médicales et magiques, et d'autres aspects de la vie quotidienne d'un peuple dont l'auteur connaît très bien les langues.

Certaines plantes qui présentent un intérêt particulier dans la vie des Dhofari font l'objet d'une monographie plus importante qui se poursuit à la fin de l'ouvrage, la place d'honneur étant réservée à la plante qui a fait la gloire et, à une époque, la puissance de l'Arabie du sud, *Boswellia sacra*, l'arbre à encens (deux planches, avec représentation de l'outil à entailler l'écorce et de brûle-encens, et plus de six pages de commentaire).

Un corpus linguistique en jibbali et en dialecte arabe du Dhofar est disséminé dans l'introduction et dans les notices. Il s'agit surtout de noms. Paradoxalement, le jibbali, langue sudarabique moderne, est mieux connu que le dialecte arabe de cette région [1], et le présent ouvrage constitue un important complément au *Jibbali Lexicon* [2] (= *JL*), non seulement pour les noms de plantes mais encore pour la topographie, l'élevage, les outils et ustensiles, la préparation d'aliments et de remèdes, la magie, le vêtement et l'ornement du corps, les termes médicaux et vétérinaires, etc. Le système de transcription du jibbali a été simplifié. Il est peut-être excessif d'avoir noté *ḍ* ce qui est probablement l'interdentale *ḏ* [3] (en effet *ḍ* et *ṭ* existent et le *JL* a régulièrement *ḏ* là où cet ouvrage a *ḍ*). La comparaison phonétique avec le *JL* montre une légère divergence dialectale [4] bien qu'il s'agisse dans les deux cas de jibbali du centre. Les points et autres signes diacritiques sont le lieu de nombreux *errata* qui ne gêneront que les spécialistes de jibbali (ex. p. 10 *kud* « saison sèche » = *ḳuḏ*). Plus grave est l'erreur qui porte sur la différence entre *s* et *ś* (ex. p. 150 : *ḥásém* « âcreté » = *ḥáśem*); ce genre de faute d'impression jette la suspicion sur des mots tels que *ḳenfír* (p. 150) « cicatrice, croûte », quand on connaît le mot jibbali oriental *kanfáf* (*ML* [5], avec le même sens).

Qui ouvre ce livre doit s'attendre à beaucoup d'émerveillements : devant la beauté des planches, devant certaines descriptions de la vie des plantes (comme leur pollinisation, leur mimétisme), et devant les scènes de la vie traditionnelle d'une société qui exploite à la perfection les ressources naturelles. Mais il devra partager la nostalgie qui se dégage de cette description volontairement mise au passé par l'auteur.

Marie-Claude SIMEONE-SENELLE et Antoine LONNET
(C.N.R.S., Paris)

1. Voir N. Rhodokanakis, *Der vulgärarabische Dialekt im Dofâr* (*Ẓfâr*), I et II, 1908-1911 (= Kaiserliche Akademie der Wissenschaften in Wien, Südarabische Expedition, Bd 8, 10).
2. T.M. Johnstone, *Jibbali Lexicon*, 1981.
3. Inversement le mot noté *ḏerfit* " prurit " (p. 174) ne serait-il pas le *ḏarfét* du *JL* (même sens)?
4. Les voyelles sont rarement identiques.
5. T.M. Johnstone, *Mehri Lexicon*, 1987.

BCAI 7 (1991) Miller (A.G.), Morris (M.), Stuart-Smith (S.): Plants of Dhofar, the Southern Region of Oman. Traditional, Economic and Medicinal Uses, recensé par M.-Cl. Simeone-Senelle et A. Lonnet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

AL-BĪRŪNĪ, *In den Gärten der Wissenschaft*, Ausgewählte Texte aus den Werken des muslimischen Universalgelehrter, überzetzt und erlaütert von Gotthard Strohmaier. Leipzig, Verlag Philipp Reclam jun., 1988. 318 p. + 1 carte.

Présenté dans le format du « Livre de poche », ce petit volume est destiné à faire découvrir au public cultivé les œuvres multiples et variées de l'un des plus grands savants musulmans du Moyen Âge : al-Bīrūnī (973-1048), qui fut à la fois mathématicien et physicien, astronome et astrologue, historien et géographe.

Éminent spécialiste de la science arabe, G. Strohmaier a sélectionné, dans une dizaine d'ouvrages d'al-Bīrūnī, 98 extraits qui lui ont paru représentatifs de la méthode de ce savant, et il les a regroupés autour de huit centres d'intérêt : 1. les sciences en Islam; 2. la correspondance échangée avec Avicenne sur des problèmes de physique; 3. l'image de notre terre; 4. les astres et leurs actions; 5. les générations passées; 6. la rencontre avec l'Inde; 7. la création inanimée; 8. les plantes et les bêtes.

Mais l'auteur ne s'est pas contenté de traduire ces morceaux choisis, il les a aussi commentés au moyen d'une abondante et savante annotation, qui fait de ce volume une excellente initiation à la pensée scientifique d'al-Bīrūnī.

Gérard TROUPEAU
(E.P.H.E., Paris)

E. SAVAGE-SMITH, *Islamic Celestial Globes, their History, Construction and Use* (with a chapter on iconography by Andrea P.A. Belloli). Washington D.C., Smithsonian Institution Press, 1985. (Smithsonian Studies in History and Technology, N° 46). 21,5 × 27,5 cm, IX + 354 p., 88 planches dans le texte, bibliographie, index.

Cet ouvrage est le premier à être consacré entièrement aux globes célestes de tradition arabe existant dans diverses collections publiques ou privées à travers le monde. Jusqu'à présent ils n'avaient fait l'objet que de courtes monographies portant sur l'un ou l'autre de ces instruments.

Ces globes étaient très répandus, et, par exemple, dans les nombreux manuscrits du célèbre catalogue d'étoiles composé par ʿAbd al-Raḥmān al-Ṣūfī au X^e siècle, les représentations des constellations sont toutes faites sous deux formes symétriques : telles qu'elles apparaissent dans le ciel, puis telles qu'elles sont reportées sur le globe de bois ou de métal. Un tel catalogue d'étoiles était donc supposé aller de pair avec ce type d'instrument que nous permet de connaître le livre présenté ici, et, pour en montrer l'intérêt, il nous suffit d'en décrire le contenu.

E. Savage-Smith présente d'abord l'historique des globes célestes dans le monde gréco-romain et le monde musulman, en mettant l'accent sur les plus importants facteurs et sur les astronomes qui ont décrit les globes, jusqu'au XIX^e siècle, de l'Andalousie à l'Inde mogole. Ces globes sont faits ou bien d'hémisphères de métal martelé puis poli, ou bien de bois peint ou recouvert de papier, ou bien de métal travaillé à la technique de la cire perdue (ce dernier procédé apparaissant spécifiquement en Inde).

BCAI 7 (1991) Miller (A.G.), Morris (M.), Stuart-Smith (S.): Plants of Dhofar, the Southern Region of Oman. Traditional, Economic and Medicinal Uses, recensé par M.-Cl. Simeone-Senelle et A. Lonnet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net